

Les souvenirs d'André Chabloz : à la moisson

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **8 (1978)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

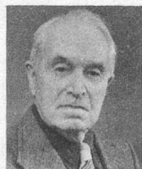
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A la moisson



par
André
Chabloz

En juillet-août venaient les moissons. Ce blé qu'on fauche sans déployer toute la longueur de ses bras, avançant par petits coups secs, surtout lorsque les orages avaient couché ou écrasé les chaumes; alors se formaient des andains échevelés que, filles et garçons, nous ramassions à deux mains pour former de pleines brassées que nous étendions d'un geste large, formant ainsi des lignes de javelles. Du sol montait un air chaud et des taons voraces se plaquaient sur nos joues, ou dans le cou d'où nos mains embarrassées ne pouvaient les chasser; il piquaient alors en toute quiétude, aspirant notre sang et suscitant de douloureux frissons qui nous parcouraient tout le corps. Mais il fallait se hâter, pas de temps à perdre, car des nuages s'amoncelaient à l'ouest derrière la crête du Jura; l'air avait ce tremblement particulier aux jours de grande chaleur.

D'escale en escale

Heureusement, le char arrive, roulant vite sur le chemin caillouteux et, tout de suite, deux hommes plantent leur trident dans les gerbes alignées qu'ils soulèvent d'un geste brusque pour les jeter à celui qui les arrange judicieusement. On s'empresse, car déjà les éclairs bondissent dans le ciel qui s'assombrit. Malgré l'«huile de pierre» nauséabonde, de petits taons gris, toujours plus nombreux, se plantent sans bruit sur les poitrails qui saignent, sous le cou, sous le ventre des chevaux qui piétinent violemment, heurtant la limonière de leurs sabots; ils s'ébrouent avec force, secouant la tête

sans parvenir à se débarrasser des essaims de mouches qui remplissent leurs naseaux. Mais le vent se lève, on se hâte, on jette à la volée les gerbes à l'homme qui «fait le char». Maintenant le tonnerre gronde de plus en plus fort... Mais tout est ramassé et chargé. Reste à mettre la presse: crocher une de ses extrémités à l'échelette devant la charge, glisser une corde à l'autre bout et... serrer au moyen du treuil placé à l'arrière du char. Puis l'on s'en va, péniblement, car les roues enfoncent dans le sol mou. Sur la route dure on avance d'abord plus facilement, mais à la montée, près du cimetière, il faut s'arrêter souvent et mettre une pierre sous une roue de derrière pour empêcher le véhicule de reculer. Et ainsi, d'escale en escale, on arrive dans la cour où les pas des chevaux ferraillent sur les pavés. Ils s'arc-boutent pour un dernier effort quand je les prends par la bride... et le char pénètre dans la grange où il roule doucement avec un bruit de paille frottant les murs et le choc sonore des sabots sur le plancher.

Il faudra maintenant procéder au battage qui, en ce temps-là, se faisait au fléau: un instrument composé de deux bâtons liés l'un au bout de l'autre avec des courroies et le plus long des deux sert de manche. Et l'on frappe à coups réguliers sur les épis des gerbes déliées d'où s'échappent les grains bruns mêlés de balles blondes qui s'envolent en une vivante poussière quand on tourne la manivelle du moulin à vent. C'est même un des plus lointains souvenirs de ma première enfance que ces coups rythmés frappant le blé; c'était comme une

musique qui s'étouffait dans la paille étendue. Les grains libérés coulaient nus dans la caisse qui les recueille et il faisait bon plonger les mains dans la fraîcheur de la masse mouvante pour en sentir la caresse. On remplit des sacs étroits et longs faciles à mettre sur l'épaule pour les transporter au grenier et les vider dans l'arche de bois.

Glaneurs et glaneuses

Dans les champs moissonnés, il restait des glaneurs et des glaneuses; la mère Bonnet ramassait les épis à la tige cassée. On la voyait se baisser, se relever et se baisser encore, puis se redressant, elle glissait sa main pleine dans son tablier relevé qui formait une poche par devant. On pensait à Ruth la glaneuse et des gamins formaient des bouquets avec les épis laissés par les moissonneurs ou bien ils en remplissaient un «bérot» dont les roues grinçaient sur le chemin du retour; ils les vidaient alors dans une grosse caisse qu'ils tenaient près de leurs poulaillers dans l'angle de la remise où quatre ou cinq poules trouvaient à picorer pendant la journée en caquetant de plaisir.

A. C.

Les «Souvenirs» d'André Chabloz, réunis en ouvrage, ont connu un vif succès. Quelques exemplaires sont encore à disposition, au prix de Fr. 12.— port compris. Les intéressés sont priés de passer leur commande à: M. Fred Lagnel, route de Morrens 13, 1033 Cheseaux (tél. 021/91 12 18).